

rent, il ne faut pas en douter, une grande influence sur les rapports entre les vainqueurs et les vaincus. Ainsi, l'ancienne capitale des Éduens, Autun, vit s'élever dans son sein une école où furent enseignées la langue latine, la géométrie et les sciences romaines. Bientôt des établissements analogues furent fondés à Marseille, à Lyon, à Toulouse, à Arles, à Vienne, et les lettres grecques et latines y brillèrent d'un vif éclat. De plus, dans la maison de tout riche particulier romain, il y avait une école où les jeunes esclaves étaient instruits par des pédagogues esclaves eux-mêmes. Durant les guerres civiles qui désolèrent la Gaule au III^e et au IV^e siècle de notre ère, la plupart de ces établissements furent détruits; mais ils reparurent sous les règnes de Constance Chlore et de Constantin. Constance, en faisant rebâtir la ville d'Autun, ruinée lors de la première révolte de bagaudes, y rétablit les académies qui l'avaient fait surnommer l'Athènes des Gaules. Il y appela les professeurs les plus illustres de la Grèce et de l'Italie, et en confia la direction au rhéteur Eumène, auquel il écrivit une lettre curieuse qui nous a été conservée et qu'il termine ainsi : « Pour te témoigner la considération particulière que nous avons de ton mérite, nous t'assignons une somme annuelle de 300,000 sesterces. » Mais les nouvelles écoles, appelées d'abord municipales, et plus tard impériales, ne purent résister à l'influence toujours croissante du christianisme et à la décadence intérieure de l'Empire. « Les classes supérieures, dit M. Guizot, furent en partie dissoutes; les écoles tombaient avec elles; les institutions subsistaient encore, mais vides: l'âme avait quitté le corps. » Vers la fin du VI^e siècle, les grandes écoles municipales de Bordeaux, de Trèves, de Poitiers, de Vienne, etc., avaient disparu, et à leur place s'élevèrent les écoles dites cathédrales ou épiscopales, parce que chaque siège épiscopal avait la sienne. Quelques diocèses en possédaient encore d'autres dont le serait difficile de faire connaître l'origine; telle fut l'école de Mouton, qui devint très-célèbre, quoique Reims, dans le diocèse duquel elle était située, eût aussi une école épiscopale. Bientôt des écoles furent annexées à la plupart des monastères, et l'on vit le clergé créer dans les campagnes les écoles ecclésiastiques, dont le concile de Vaison, en 1539, recommandait instamment la propagation. « D'après la coutume d'Italie, est-il dit dans les actes de cette assemblée, tous les prêtres de la campagne recevront chez eux les jeunes lecteurs pour les élever ainsi que les bons pères, pour leur apprendre à lire et à écrire, et pour les instruire dans la loi de Dieu. »

Les écoles épiscopales paraissent avoir eu un but et un emploi très-restricts: elles étaient destinées à former les futurs évêques et à préparer les candidats à l'épiscopat; et à former des lecteurs et des chantres pour l'office divin: c'étaient plutôt des séminaires que des écoles proprement dites. Il n'en était pas de même des écoles monastiques, où les jeunes profanes étaient souvent admis à des études. La règle prescrivait aussi de copier les manuscrits, de s'exercer au chant, etc. On y donnait en outre les notions astronomiques et mathématiques nécessaires pour déterminer les fêtes mobiles et composer les cycles qui en fixaient l'époque. C'était dans tous les établissements, la théologie était la base de l'enseignement; les autres sciences n'y étaient étudiées que sous le point de vue de leurs rapports avec celle-là.

Les écoles épiscopales les plus florissantes de ce siècle furent celles de Poitiers, de Paris, du Mans, de Bourges, de Vienne, de Chalon-sur-Saône, d'Arles et de Gap. A Clermont, en Auvergne, il y avait, outre l'école épiscopale, une école où l'on enseignait le code théodosien. Parmi les écoles monastiques les plus remarquables, on doit citer celles de Luxeuil, de Fontenelle ou Saint-Vandrielle, de Sithrin, en Normandie, de Saint-Médard à Soissons et enfin celle de Lerins dans les îles d'Hyères; mais, sous les derniers rois mérovingiens, ces écoles étaient tombées dans une complète décadence, par suite de l'usurpation de la plupart des possessions ecclésiastiques par les seigneurs laïques. Charles Martel et Pépin cherchèrent à les faire revivre; mais c'était à Charlemagne qu'était réservée la gloire d'une entière restauration. Ce prince, secondant le mouvement littéraire qui se manifestait de toute part, fonda dans les évêchés et les monastères des écoles où les laïques eux-mêmes devaient être admis. « Que votre dévotion accessible à Dieu, écrit-il à l'abbé Baugulf, sache que, de concert avec nos fidèles, nous avons jugé utile que, dans les évêchés et dans les monastères confiés par la faveur du Christ à notre gouvernement, on prit soin non-seulement de vivre régulièrement et selon notre sainte religion, mais encore d'instruire dans la science des lettres et selon la capacité de chacun ceux qui peuvent apprendre avec l'aide de Dieu... Car quoiqu'il soit mieux de bien faire que de savoir, il faut savoir avant de faire... Or, plusieurs monastères nous ayant écrit des lettres nous adresser des écrits dans lesquels on nous annonçait que les frères priaient pour nous pendant les saintes cérémonies et dans leurs pieuses oraisons, nous avons remarqué que dans la plupart de ces écrits les sentiments étaient tous et les paroles grossièrement incultes;

car ce qu'une pieuse dévotion inspirait bien au dedans, une langue malhabile et qu'on avait négligé d'instruire ne pouvait l'exprimer sans fautes. Nous avons dès lors commencé à craindre que, de même qu'il y avait peu d'habiles à écrire, de même aussi l'intelligence des saintes Écritures ne fût beaucoup moindre qu'elle ne devait être. Nous nous exhortons donc, non-seulement à ne pas négliger l'étude des lettres, mais à travailler d'un cœur humble et agréable à Dieu, pour être en état de pénétrer facilement et sûrement les mystères des saintes Écritures. Or, il est certain que, comme il y a dans les saintes Écritures des allégories, des figures et autres choses semblables, celui-là les comprendra plus facilement et dans leur vrai sens spirituels, qui sera bien instruit dans la science des lettres. Qu'on choisisse donc pour cette œuvre des hommes qui aient la volonté et la possibilité d'apprendre et l'art d'instruire les autres... Ne manque pas, si tu veux, d'envoyer un exemplaire de cette lettre à tous les évêques suffragants et à tous les monastères. »

Cette recommandation de Charlemagne et les efforts des évêques ne restèrent pas vains: partout des écoles s'élevèrent d'où devaient sortir les hommes les plus illustres du siècle suivant; par exemple, celles de Ferrère, en Gaïnain; de Pully, dans le diocèse de Mayence; de Reichenau, dans celui de Constance; d'Aniane, en Languedoc; de Pontenelle ou Saint-Vandrielle, en Normandie. Les laïques furent admis dans ces écoles, car il n'y avait plus de séparation entre l'étude civile et la société religieuse: le clergé avait repris son véritable rôle de promoteur du développement intellectuel. On lit dans un capitulaire de Théodulf, évêque d'Orléans, les deux articles suivants: « Si quelqu'un des prêtres veut envoyer à l'école son fils, ou tout autre de ses parents, nous lui permettons de l'envoyer à l'église de la Sainte-Croix, ou au monastère de Saint-Aignan, ou de Saint-Benoit, ou de Saint-Lazare, ou à tout autre des monastères confiés à notre gouvernement. Que les prêtres tiennent des écoles dans les bourgs et les campagnes; et si quelqu'un des fidèles veut leur confier ses petits enfants pour leur faire étudier les lettres, qu'ils ne se refusent point à les recevoir et à les instruire, mais qu'à l'occasion de leur enseignement avec une parfaite charité, se souvenant qu'il a été écrit: « Ceux qui auront été savants brilleront comme les feux du firmament, et ceux qui en auront instruits brilleront dans la voie de la justice luiront comme les étoiles dans l'éternité. » En outre, qu'en instruisant les enfants, ils exigent pour cela aucun prix et ne reçoivent rien, excepté ce que les parents leur offriront volontairement et par affection. »

Le moine de Saint-Gall parle aussi d'une école d'enfants que Charlemagne aurait instituée et confiée à l'évêque de Metz, et il raconte à ce sujet une de ces anecdotes très-peu authentiques dont il est fort prodigue, mais qui peignent si bien la cour du monarque franc. Pour mieux encourager les efforts du clergé, Charlemagne donna lui-même l'exemple en fondant l'école palatine, qui lui suivait partout dans ses expéditions et à la tête de laquelle il avait placé Alcuin. Parmi ceux qui assistaient aux leçons d'Alcuin se trouvaient les trois fils de Charlemagne: Charles, Pépin et Louis, sa sœur et sa fille Giala; les conseillers ordinaires de l'empereur, Angilbert, Flavius Damotas, Eginhard, l'archevêque de Mayence Riculf, et Rigbold, archevêque de Trèves. Le maître parlait la de toutes choses. Il nous reste une disputation ou conversation que Alcuin eut avec le jeune Angilbert, et dans laquelle il se montre un singulier idéal de ces leçons. On peut en juger par l'extrait suivant:

- PÉPIN. Qu'est-ce que l'écriture?
 - ALCUIN. La gardienne de l'histoire.
 - PÉPIN. Qu'est-ce que la parole?
 - ALCUIN. L'interprète de la lèvre.
 - PÉPIN. Qu'est-ce qui donne naissance à la parole?
 - ALCUIN. La langue.
 - PÉPIN. Qu'est-ce que la langue?
 - ALCUIN. Le fouet de l'air.
 - PÉPIN. Qu'est-ce que l'air?
 - ALCUIN. Le conservateur de la vie.
 - PÉPIN. Qu'est-ce que la vie?
 - ALCUIN. Une jouissance pour les heureux, une douleur pour les misérables, l'attente de la mort.
 - PÉPIN. Qu'est-ce que la mort?
 - ALCUIN. Un événement inévitable, un voyage incertain, un sujet de pleurs pour les vivants, la confirmation des testaments, le larcin des hommes.
 - PÉPIN. Qu'est-ce que l'homme?
 - ALCUIN. L'esclave de la mort, un voyageur passager, hôte dans sa demeure.
 - PÉPIN. Comment l'homme est-il placé?
 - ALCUIN. Comme une lanterne exposée aux vents.
- Si ces questions et ces réponses offrent un certain caractère mystique qui était dans l'esprit du moyen âge, elles avaient du moins, dans leur sens plus ou moins obscur, l'avantage de frapper plus vivement le génie un peu abrupt des hommes de cette époque. Lorsque ce célèbre Alcuin fut nommé abbé de Saint-Martin de Tours et chargé par Charlemagne de réformer ce monastère, il s'occupa surtout de l'école qui en dépendait et qui eut une si grande renommée pendant

tout le siècle suivant. Voici en quels termes il rend compte à l'empereur de ses nombreux travaux: « Aux uns, dit-il, j'offrais le miel de l'écriture, de l'efforce de toutes les écoles de l'Écriture, c'est-à-dire de toutes ces applications différentes de diverses théories sur la beauté, de ces règles de l'art, de ces règles du goût qu'un siècle proclame souveraines et qu'un autre siècle déclare impuissantes; nous ne voulons pas esquisser rapidement quelques traits de la physionomie de ceux que la faveur publique met au-dessus de tous leurs contemporains, et en qui plusieurs générations d'hommes de talent cherchent leur inspiration et leurs modèles; idoles magnifiques, quelquefois dignes de l'admiration générale, mais toujours exposés aux brusques caprices de la popularité. Nous n'hésiterions pas à mettre Homère au premier rang, parmi les chefs d'école, s'il était prouvé que Homère eût existé. Mais il faut pour le croire, depuis les grands travaux de la critique allemande, une foi robuste. Sans doute, à la fin des premiers siècles de la civilisation grecque ont vu se développer tout un cycle d'époques, toute une école de poètes épiques, chants de la grande lutte de l'Orient contre l'Occident. École, le mot n'est peut-être pas exagéré, car il dut y avoir une école de poètes épiques, mais il n'y eut pas de transmission parmi ces aînés assis à la table des rois, et plus tard parmi ces rhapsodes dont la mémoire fidèle a livré à un siècle plus cultivé les magnifiques lambeaux de l'imagination primitive. Mais les chefs de cette école, la nuit des siècles a pour jamais enveloppés, ou plutôt ces essais, qu'aucune œuvre achevée n'a jamais surpassés, sont nés spontanément, sans culture littéraire, sans réflexion critique, sans modèle, sans imitation. Ces écoles-là n'ont pas de chefs. »

« L'école véritable, en définitive, façonnée aux théories de l'école aux préceptes, ne se forme pas même autour de ces génies hardis, solitaires, qui marchent les premiers dans les sentiers inconnus, et dont les œuvres sont plutôt des révélations nouvelles et soudaines que les résultats d'une civilisation ayant le temps et l'esprit de leur perfectionnement. Le robuste et terrible Eschyle n'a ni disciples ni imitateurs. Sophocle lui-même, génie déjà plus poli et qui possède tout ensemble et la grandeur de son prédécesseur, et l'élegant despotisme des successeurs, ne reconnaît pas de chef d'école. Il faut s'en aller à Euripide, à cet art dramatique tout particulier que produit, comme un fruit mûr, la société grecque d'alors, toute pleine de fermentations politiques et grammaticales, philosophiques et morales. Son drame est le drame de la dynastie carolingienne, on ne peut pas dire que, dans la série des travaux intellectuels, il y ait eu solution de continuité du IX^e au XI^e siècle. Les écoles de Paris, de Tours, qui ne cessèrent de prospérer, n'eurent pas de rapport à la France carolingienne à la France capétienne. Plusieurs autres écoles, qui étaient tombées en décadence, se relevèrent même pendant cette période; telles furent celles de Marbourg et de Saint-Magasin. Seulement, tandis que le Midi semblait oublier de plus en plus la tradition grecque-romaine, qui s'était longtemps perpétuée dans ses antiques écoles, les Normands, nouvellement convertis, en bâissant une multitude de monastères, en bâtissant aussi de nouvelles écoles dans la partie du territoire où ils s'étaient établis, de telle sorte qu'au milieu du XI^e siècle la Normandie se trouva le pays de France où il y avait le plus de vie intellectuelle. Parmi les écoles les plus illustres de cette contrée, il faut citer l'école cathédrale de Rouen, celles de Saint-Ouen, de la Trinité, de Jumièges, de Fontenelle, de Fécamp, de Lisieux, de Caen, du Mont-Saint-Michel, et surtout celle de l'abbaye du Bec. »

Cependant l'école de Paris surpassa bientôt toutes les autres. Par l'avènement des capétiens, cette ville prit une importance considérable: elle devint, du reste, par ce fait la capitale naturelle du royaume. Dès l'an 900, on avait vu Remi, moine de Saint-Germain d'Auxerre, venir y enseigner la philosophie scolastique. Il fut remplacé par son disciple Odon, auquel succédèrent d'illustres docteurs, comme Roscelin, Guillaume de Champeaux, et l'évêque en même temps que le rival de celui-ci Abailard. Les écoles les plus célèbres étaient sur la montagne Sainte-Geneviève, et un poète contemporain appelle mons abbé, Odon. De toutes les parties de l'Europe on venait étudier à Paris. Sous le règne de Louis VII, ou, au plus tard, au commencement du VIII^e siècle suivant, les Anglais et les Danois y avaient leurs collèges, fondés par eux-mêmes. Un nombre toujours croissant des maîtres et des élèves, la diversité des nations auxquelles appartenait ceux-ci, enfin la variété des études firent sentir le besoin d'une organisation. On vit alors les maîtres des différentes écoles se réunir en corporation et se constituer un chef. Les élèves se partagèrent en même temps en quatre grandes nations, sous les noms de France, Angleterre, Normandie et Picardie. Telle fut l'origine de l'université de Paris, qui absorba toutes les écoles de la capitale, et à l'exemple de laquelle toutes les autres grandes villes du royaume

eurent bientôt aussi leurs universités. V. UNIVERSITÉ.

— Littér. Chefs d'école. Nous ne voulons point faire ici l'histoire de toutes les écoles littéraires, c'est-à-dire de toutes ces applications différentes de diverses théories sur la beauté, de ces règles de l'art, de ces règles du goût qu'un siècle proclame souveraines et qu'un autre siècle déclare impuissantes; nous ne voulons pas esquisser rapidement quelques traits de la physionomie de ceux que la faveur publique met au-dessus de tous leurs contemporains, et en qui plusieurs générations d'hommes de talent cherchent leur inspiration et leurs modèles; idoles magnifiques, quelquefois dignes de l'admiration générale, mais toujours exposés aux brusques caprices de la popularité.

Nous n'hésiterions pas à mettre Homère au premier rang, parmi les chefs d'école, s'il était prouvé que Homère eût existé. Mais il faut pour le croire, depuis les grands travaux de la critique allemande, une foi robuste. Sans doute, à la fin des premiers siècles de la civilisation grecque ont vu se développer tout un cycle d'époques, toute une école de poètes épiques, chants de la grande lutte de l'Orient contre l'Occident. École, le mot n'est peut-être pas exagéré, car il dut y avoir une école de poètes épiques, mais il n'y eut pas de transmission parmi ces aînés assis à la table des rois, et plus tard parmi ces rhapsodes dont la mémoire fidèle a livré à un siècle plus cultivé les magnifiques lambeaux de l'imagination primitive. Mais les chefs de cette école, la nuit des siècles a pour jamais enveloppés, ou plutôt ces essais, qu'aucune œuvre achevée n'a jamais surpassés, sont nés spontanément, sans culture littéraire, sans réflexion critique, sans modèle, sans imitation.

« L'école véritable, en définitive, façonnée aux théories de l'école aux préceptes, ne se forme pas même autour de ces génies hardis, solitaires, qui marchent les premiers dans les sentiers inconnus, et dont les œuvres sont plutôt des révélations nouvelles et soudaines que les résultats d'une civilisation ayant le temps et l'esprit de leur perfectionnement. Le robuste et terrible Eschyle n'a ni disciples ni imitateurs. Sophocle lui-même, génie déjà plus poli et qui possède tout ensemble et la grandeur de son prédécesseur, et l'élegant despotisme des successeurs, ne reconnaît pas de chef d'école. Il faut s'en aller à Euripide, à cet art dramatique tout particulier que produit, comme un fruit mûr, la société grecque d'alors, toute pleine de fermentations politiques et grammaticales, philosophiques et morales. Son drame est le drame de la dynastie carolingienne, on ne peut pas dire que, dans la série des travaux intellectuels, il y ait eu solution de continuité du IX^e au XI^e siècle. Les écoles de Paris, de Tours, qui ne cessèrent de prospérer, n'eurent pas de rapport à la France carolingienne à la France capétienne. Plusieurs autres écoles, qui étaient tombées en décadence, se relevèrent même pendant cette période; telles furent celles de Marbourg et de Saint-Magasin. Seulement, tandis que le Midi semblait oublier de plus en plus la tradition grecque-romaine, qui s'était longtemps perpétuée dans ses antiques écoles, les Normands, nouvellement convertis, en bâissant une multitude de monastères, en bâtissant aussi de nouvelles écoles dans la partie du territoire où ils s'étaient établis, de telle sorte qu'au milieu du XI^e siècle la Normandie se trouva le pays de France où il y avait le plus de vie intellectuelle. Parmi les écoles les plus illustres de cette contrée, il faut citer l'école cathédrale de Rouen, celles de Saint-Ouen, de la Trinité, de Jumièges, de Fontenelle, de Fécamp, de Lisieux, de Caen, du Mont-Saint-Michel, et surtout celle de l'abbaye du Bec. »

Cependant l'école de Paris surpassa bientôt toutes les autres. Par l'avènement des capétiens, cette ville prit une importance considérable: elle devint, du reste, par ce fait la capitale naturelle du royaume. Dès l'an 900, on avait vu Remi, moine de Saint-Germain d'Auxerre, venir y enseigner la philosophie scolastique. Il fut remplacé par son disciple Odon, auquel succédèrent d'illustres docteurs, comme Roscelin, Guillaume de Champeaux, et l'évêque en même temps que le rival de celui-ci Abailard. Les écoles les plus célèbres étaient sur la montagne Sainte-Geneviève, et un poète contemporain appelle mons abbé, Odon. De toutes les parties de l'Europe on venait étudier à Paris. Sous le règne de Louis VII, ou, au plus tard, au commencement du VIII^e siècle suivant, les Anglais et les Danois y avaient leurs collèges, fondés par eux-mêmes. Un nombre toujours croissant des maîtres et des élèves, la diversité des nations auxquelles appartenait ceux-ci, enfin la variété des études firent sentir le besoin d'une organisation. On vit alors les maîtres des différentes écoles se réunir en corporation et se constituer un chef. Les élèves se partagèrent en même temps en quatre grandes nations, sous les noms de France, Angleterre, Normandie et Picardie. Telle fut l'origine de l'université de Paris, qui absorba toutes les écoles de la capitale, et à l'exemple de laquelle toutes les autres grandes villes du royaume

eurent bientôt aussi leurs universités. V. UNIVERSITÉ.

— Littér. Chefs d'école. Nous ne voulons point faire ici l'histoire de toutes les écoles littéraires, c'est-à-dire de toutes ces applications différentes de diverses théories sur la beauté, de ces règles de l'art, de ces règles du goût qu'un siècle proclame souveraines et qu'un autre siècle déclare impuissantes; nous ne voulons pas esquisser rapidement quelques traits de la physionomie de ceux que la faveur publique met au-dessus de tous leurs contemporains, et en qui plusieurs générations d'hommes de talent cherchent leur inspiration et leurs modèles; idoles magnifiques, quelquefois dignes de l'admiration générale, mais toujours exposés aux brusques caprices de la popularité.

Démétrius dans leurs rangs. Cicéron l'emporta et charma de son éloquence fleurie un demi-siècle; tout en parlant, le grand orateur, honnête mais indécis, oublia d'exister. Il se révéla quand la République n'existait plus: il fit les *Philippiques*, mais on ne le croit plus. Il se révéla encore quand il était surpoint lui-même, ne fit pas école. La mort en fut le prix, et la tyrannie qui naissait alors dut décourager les imitateurs.

Toutefois, le style de Cicéron régna longtemps encore, jusqu'à un moment où un autre favori du goût public montra de nouvelles voies; c'était Sénèque. L'homme aux sentences aiguës, aux brillantes pensées, au style taillé à facettes, que Quintilien fustigea vivement de sa ferule sévère. Il eut des imitateurs nombreux; mais le métier de chef d'école devenait décidément dangereux, dès qu'on glissait sous une forme nouvelle les vieux sentiments de dignité humaine et d'indépendance coraigueuse. Il reçut l'ordre de s'ouvrir les veines; il l'exécuta.

Le moyen âge nous fait assister au même phénomène que la Grèce primitive. C'est l'œuvre admirable perfectionnée la même production d'innombrables épopées, romans, chansons de gestes, les cycles interminables de Charlemagne et de la Table ronde, les exploits des paladins, les merveilles du Graal, les magnifiques créations de l'épopée, un prodigieux et actif mélange d'esprit enthousiaste, satirique, de chevalerie, de mysticisme païen ou chrétien, tout cela souvent sans noms d'auteurs, sans qu'il soit possible de distinguer les modèles des copies. Les imitateurs des siècles de la Renaissance ont fait de la même façon, sans qu'il soit possible de distinguer les modèles des copies. Les imitateurs des siècles de la Renaissance ont fait de la même façon, sans qu'il soit possible de distinguer les modèles des copies. Les imitateurs des siècles de la Renaissance ont fait de la même façon, sans qu'il soit possible de distinguer les modèles des copies.

« L'école véritable, en définitive, façonnée aux théories de l'école aux préceptes, ne se forme pas même autour de ces génies hardis, solitaires, qui marchent les premiers dans les sentiers inconnus, et dont les œuvres sont plutôt des révélations nouvelles et soudaines que les résultats d'une civilisation ayant le temps et l'esprit de leur perfectionnement. Le robuste et terrible Eschyle n'a ni disciples ni imitateurs. Sophocle lui-même, génie déjà plus poli et qui possède tout ensemble et la grandeur de son prédécesseur, et l'élegant despotisme des successeurs, ne reconnaît pas de chef d'école. Il faut s'en aller à Euripide, à cet art dramatique tout particulier que produit, comme un fruit mûr, la société grecque d'alors, toute pleine de fermentations politiques et grammaticales, philosophiques et morales. Son drame est le drame de la dynastie carolingienne, on ne peut pas dire que, dans la série des travaux intellectuels, il y ait eu solution de continuité du IX^e au XI^e siècle. Les écoles de Paris, de Tours, qui ne cessèrent de prospérer, n'eurent pas de rapport à la France carolingienne à la France capétienne. Plusieurs autres écoles, qui étaient tombées en décadence, se relevèrent même pendant cette période; telles furent celles de Marbourg et de Saint-Magasin. Seulement, tandis que le Midi semblait oublier de plus en plus la tradition grecque-romaine, qui s'était longtemps perpétuée dans ses antiques écoles, les Normands, nouvellement convertis, en bâissant une multitude de monastères, en bâtissant aussi de nouvelles écoles dans la partie du territoire où ils s'étaient établis, de telle sorte qu'au milieu du XI^e siècle la Normandie se trouva le pays de France où il y avait le plus de vie intellectuelle. Parmi les écoles les plus illustres de cette contrée, il faut citer l'école cathédrale de Rouen, celles de Saint-Ouen, de la Trinité, de Jumièges, de Fontenelle, de Fécamp, de Lisieux, de Caen, du Mont-Saint-Michel, et surtout celle de l'abbaye du Bec. »

« L'école véritable, en définitive, façonnée aux théories de l'école aux préceptes, ne se forme pas même autour de ces génies hardis, solitaires, qui marchent les premiers dans les sentiers inconnus, et dont les œuvres sont plutôt des révélations nouvelles et soudaines que les résultats d'une civilisation ayant le temps et l'esprit de leur perfectionnement. Le robuste et terrible Eschyle n'a ni disciples ni imitateurs. Sophocle lui-même, génie déjà plus poli et qui possède tout ensemble et la grandeur de son prédécesseur, et l'élegant despotisme des successeurs, ne reconnaît pas de chef d'école. Il faut s'en aller à Euripide, à cet art dramatique tout particulier que produit, comme un fruit mûr, la société grecque d'alors, toute pleine de fermentations politiques et grammaticales, philosophiques et morales. Son drame est le drame de la dynastie carolingienne, on ne peut pas dire que, dans la série des travaux intellectuels, il y ait eu solution de continuité du IX^e au XI^e siècle. Les écoles de Paris, de Tours, qui ne cessèrent de prospérer, n'eurent pas de rapport à la France carolingienne à la France capétienne. Plusieurs autres écoles, qui étaient tombées en décadence, se relevèrent même pendant cette période; telles furent celles de Marbourg et de Saint-Magasin. Seulement, tandis que le Midi semblait oublier de plus en plus la tradition grecque-romaine, qui s'était longtemps perpétuée dans ses antiques écoles, les Normands, nouvellement convertis, en bâissant une multitude de monastères, en bâtissant aussi de nouvelles écoles dans la partie du territoire où ils s'étaient établis, de telle sorte qu'au milieu du XI^e siècle la Normandie se trouva le pays de France où il y avait le plus de vie intellectuelle. Parmi les écoles les plus illustres de cette contrée, il faut citer l'école cathédrale de Rouen, celles de Saint-Ouen, de la Trinité, de Jumièges, de Fontenelle, de Fécamp, de Lisieux, de Caen, du Mont-Saint-Michel, et surtout celle de l'abbaye du Bec. »

« L'école véritable, en définitive, façonnée aux théories de l'école aux préceptes, ne se forme pas même autour de ces génies hardis, solitaires, qui marchent les premiers dans les sentiers inconnus, et dont les œuvres sont plutôt des révélations nouvelles et soudaines que les résultats d'une civilisation ayant le temps et l'esprit de leur perfectionnement. Le robuste et terrible Eschyle n'a ni disciples ni imitateurs. Sophocle lui-même, génie déjà plus poli et qui possède tout ensemble et la grandeur de son prédécesseur, et l'élegant despotisme des successeurs, ne reconnaît pas de chef d'école. Il faut s'en aller à Euripide, à cet art dramatique tout particulier que produit, comme un fruit mûr, la société grecque d'alors, toute pleine de fermentations politiques et grammaticales, philosophiques et morales. Son drame est le drame de la dynastie carolingienne, on ne peut pas dire que, dans la série des travaux intellectuels, il y ait eu solution de continuité du IX^e au XI^e siècle. Les écoles de Paris, de Tours, qui ne cessèrent de prospérer, n'eurent pas de rapport à la France carolingienne à la France capétienne. Plusieurs autres écoles, qui étaient tombées en décadence, se relevèrent même pendant cette période; telles furent celles de Marbourg et de Saint-Magasin. Seulement, tandis que le Midi semblait oublier de plus en plus la tradition grecque-romaine, qui s'était longtemps perpétuée dans ses antiques écoles, les Normands, nouvellement convertis, en bâissant une multitude de monastères, en bâtissant aussi de nouvelles écoles dans la partie du territoire où ils s'étaient établis, de telle sorte qu'au milieu du XI^e siècle la Normandie se trouva le pays de France où il y avait le plus de vie intellectuelle. Parmi les écoles les plus illustres de cette contrée, il faut citer l'école cathédrale de Rouen, celles de Saint-Ouen, de la Trinité, de Jumièges, de Fontenelle, de Fécamp, de Lisieux, de Caen, du Mont-Saint-Michel, et surtout celle de l'abbaye du Bec. »

« L'école véritable, en définitive, façonnée aux théories de l'école aux préceptes, ne se forme pas même autour de ces génies hardis, solitaires, qui marchent les premiers dans les sentiers inconnus, et dont les œuvres sont plutôt des révélations nouvelles et soudaines que les résultats d'une civilisation ayant le temps et l'esprit de leur perfectionnement. Le robuste et terrible Eschyle n'a ni disciples ni imitateurs. Sophocle lui-même, génie déjà plus poli et qui possède tout ensemble et la grandeur de son prédécesseur, et l'élegant despotisme des successeurs, ne reconnaît pas de chef d'école. Il faut s'en aller à Euripide, à cet art dramatique tout particulier que produit, comme un fruit mûr, la société grecque d'alors, toute pleine de fermentations politiques et grammaticales, philosophiques et morales. Son drame est le drame de la dynastie carolingienne, on ne peut pas dire que, dans la série des travaux intellectuels, il y ait eu solution de continuité du IX^e au XI^e siècle. Les écoles de Paris, de Tours, qui ne cessèrent de prospérer, n'eurent pas de rapport à la France carolingienne à la France capétienne. Plusieurs autres écoles, qui étaient tombées en décadence, se relevèrent même pendant cette période; telles furent celles de Marbourg et de Saint-Magasin. Seulement, tandis que le Midi semblait oublier de plus en plus la tradition grecque-romaine, qui s'était longtemps perpétuée dans ses antiques écoles, les Normands, nouvellement convertis, en bâissant une multitude de monastères, en bâtissant aussi de nouvelles écoles dans la partie du territoire où ils s'étaient établis, de telle sorte qu'au milieu du XI^e siècle la Normandie se trouva le pays de France où il y avait le plus de vie intellectuelle. Parmi les écoles les plus illustres de cette contrée, il faut citer l'école cathédrale de Rouen, celles de Saint-Ouen, de la Trinité, de Jumièges, de Fontenelle, de Fécamp, de Lisieux, de Caen, du Mont-Saint-Michel, et surtout celle de l'abbaye du Bec. »

« L'école véritable, en définitive, façonnée aux théories de l'école aux préceptes, ne se forme pas même autour de ces génies hardis, solitaires, qui marchent les premiers dans les sentiers inconnus, et dont les œuvres sont plutôt des révélations nouvelles et soudaines que les résultats d'une civilisation ayant le temps et l'esprit de leur perfectionnement. Le robuste et terrible Eschyle n'a ni disciples ni imitateurs. Sophocle lui-même, génie déjà plus poli et qui possède tout ensemble et la grandeur de son prédécesseur, et l'élegant despotisme des successeurs, ne reconnaît pas de chef d'école. Il faut s'en aller à Euripide, à cet art dramatique tout particulier que produit, comme un fruit mûr, la société grecque d'alors, toute pleine de fermentations politiques et grammaticales, philosophiques et morales. Son drame est le drame de la dynastie carolingienne, on ne peut pas dire que, dans la série des travaux intellectuels, il y ait eu solution de continuité du IX^e au XI^e siècle. Les écoles de Paris, de Tours, qui ne cessèrent de prospérer, n'eurent pas de rapport à la France carolingienne à la France capétienne. Plusieurs autres écoles, qui étaient tombées en décadence, se relevèrent même pendant cette période; telles furent celles de Marbourg et de Saint-Magasin. Seulement, tandis que le Midi semblait oublier de plus en plus la tradition grecque-romaine, qui s'était longtemps perpétuée dans ses antiques écoles, les Normands, nouvellement convertis, en bâissant une multitude de monastères, en bâtissant aussi de nouvelles écoles dans la partie du territoire où ils s'étaient établis, de telle sorte qu'au milieu du XI^e siècle la Normandie se trouva le pays de France où il y avait le plus de vie intellectuelle. Parmi les écoles les plus illustres de cette contrée, il faut citer l'école cathédrale de Rouen, celles de Saint-Ouen, de la Trinité, de Jumièges, de Fontenelle, de Fécamp, de Lisieux, de Caen, du Mont-Saint-Michel, et surtout celle de l'abbaye du Bec. »

« L'école véritable, en définitive, façonnée aux théories de l'école aux préceptes, ne se forme pas même autour de ces génies hardis, solitaires, qui marchent les premiers dans les sentiers inconnus, et dont les œuvres sont plutôt des révélations nouvelles et soudaines que les résultats d'une civilisation ayant le temps et l'esprit de leur perfectionnement. Le robuste et terrible Eschyle n'a ni disciples ni imitateurs. Sophocle lui-même, génie déjà plus poli et qui possède tout ensemble et la grandeur de son prédécesseur, et l'élegant despotisme des successeurs, ne reconnaît pas de chef d'école. Il faut s'en aller à Euripide, à cet art dramatique tout particulier que produit, comme un fruit mûr, la société grecque d'alors, toute pleine de fermentations politiques et grammaticales, philosophiques et morales. Son drame est le drame de la dynastie carolingienne, on ne peut pas dire que, dans la série des travaux intellectuels, il y ait eu solution de continuité du IX^e au XI^e siècle. Les écoles de Paris, de Tours, qui ne cessèrent de prospérer, n'eurent pas de rapport à la France carolingienne à la France capétienne. Plusieurs autres écoles, qui étaient tombées en décadence, se relevèrent même pendant cette période; telles furent celles de Marbourg et de Saint-Magasin. Seulement, tandis que le Midi semblait oublier de plus en plus la tradition grecque-romaine, qui s'était longtemps perpétuée dans ses antiques écoles, les Normands, nouvellement convertis, en bâissant une multitude de monastères, en bâtissant aussi de nouvelles écoles dans la partie du territoire où ils s'étaient établis, de telle sorte qu'au milieu du XI^e siècle la Normandie se trouva le pays de France où il y avait le plus de vie intellectuelle. Parmi les écoles les plus illustres de cette contrée, il faut citer l'école cathédrale de Rouen, celles de Saint-Ouen, de la Trinité, de Jumièges, de Fontenelle, de Fécamp, de Lisieux, de Caen, du Mont-Saint-Michel, et surtout celle de l'abbaye du Bec. »

« L'école véritable, en définitive, façonnée aux théories de l'école aux préceptes, ne se forme pas même autour de ces génies hardis, solitaires, qui marchent les premiers dans les sentiers inconnus, et dont les œuvres sont plutôt des révélations nouvelles et soudaines que les résultats d'une civilisation ayant le temps et l'esprit de leur perfectionnement. Le robuste et terrible Eschyle n'a ni disciples ni imitateurs. Sophocle lui-même, génie déjà plus poli et qui possède tout ensemble et la grandeur de son prédécesseur, et l'élegant despotisme des successeurs, ne reconnaît pas de chef d'école. Il faut s'en aller à Euripide, à cet art dramatique tout particulier que produit, comme un fruit mûr, la société grecque d'alors, toute pleine de fermentations politiques et grammaticales, philosophiques et morales. Son drame est le drame de la dynastie carolingienne, on ne peut pas dire que, dans la série des travaux intellectuels, il y ait eu solution de continuité du IX^e au XI^e siècle. Les écoles de Paris, de Tours, qui ne cessèrent de prospérer, n'eurent pas de rapport à la France carolingienne à la France capétienne. Plusieurs autres écoles, qui étaient tombées en décadence, se relevèrent même pendant cette période; telles furent celles de Marbourg et de Saint-Magasin. Seulement, tandis que le Midi semblait oublier de plus en plus la tradition grecque-romaine, qui s'était longtemps perpétuée dans ses antiques écoles, les Normands, nouvellement convertis, en bâissant une multitude de monastères, en bâtissant aussi de nouvelles écoles dans la partie du territoire où ils s'étaient établis, de telle sorte qu'au milieu du XI^e siècle la Normandie se trouva le pays de France où il y avait le plus de vie intellectuelle. Parmi les écoles les plus illustres de cette contrée, il faut citer l'école cathédrale de Rouen, celles de Saint-Ouen, de la Trinité, de Jumièges, de Fontenelle, de Fécamp, de Lisieux, de Caen, du Mont-Saint-Michel, et surtout celle de l'abbaye du Bec. »

« L'école véritable, en définitive, façonnée aux théories de l'école aux préceptes, ne se forme pas même autour de ces génies hardis, solitaires, qui marchent les premiers dans les sentiers inconnus, et dont les œuvres sont plutôt des révélations nouvelles et soudaines que les résultats d'une civilisation ayant le temps et l'esprit de leur perfectionnement. Le robuste et terrible Eschyle n'a ni disciples ni imitateurs. Sophocle lui-même, génie déjà plus poli et qui possède tout ensemble et la grandeur de son prédécesseur, et l'élegant despotisme des successeurs, ne reconnaît pas de chef d'école. Il faut s'en aller à Euripide, à cet art dramatique tout particulier que produit, comme un fruit mûr, la société grecque d'alors, toute pleine de fermentations politiques et grammaticales, philosophiques et morales. Son drame est le drame de la dynastie carolingienne, on ne peut pas dire que, dans la série des travaux intellectuels, il y ait eu solution de continuité du IX^e au XI^e siècle. Les écoles de Paris, de Tours, qui ne cessèrent de prospérer, n'eurent pas de rapport à la France carolingienne à la France capétienne. Plusieurs autres écoles, qui étaient tombées en décadence, se relevèrent même pendant cette période; telles furent celles de Marbourg et de Saint-Magasin. Seulement, tandis que le Midi semblait oublier de plus en plus la tradition grecque-romaine, qui s'était longtemps perpétuée dans ses antiques écoles, les Normands, nouvellement convertis, en bâissant une multitude de monastères, en bâtissant aussi de nouvelles écoles dans la partie du territoire où ils s'étaient établis, de telle sorte qu'au milieu du XI^e siècle la Normandie se trouva le pays de France où il y avait le plus de vie intellectuelle. Parmi les écoles les plus illustres de cette contrée, il faut citer l'école cathédrale de Rouen, celles de Saint-Ouen, de la Trinité, de Jumièges, de Fontenelle, de Fécamp, de Lisieux, de Caen, du Mont-Saint-Michel, et surtout celle de l'abbaye du Bec. »

« L'école véritable, en définitive, façonnée aux théories de l'école aux préceptes, ne se forme pas même autour de ces génies hardis, solitaires, qui marchent les premiers dans les sentiers inconnus, et dont les œuvres sont plutôt des révélations nouvelles et soudaines que les résultats d'une civilisation ayant le temps et l'esprit de leur perfectionnement. Le robuste et terrible Eschyle n'a ni disciples ni imitateurs. Sophocle lui-même, génie déjà plus poli et qui possède tout ensemble et la grandeur de son prédécesseur, et l'élegant despotisme des successeurs, ne reconnaît pas de chef d'école. Il faut s'en aller à Euripide, à cet art dramatique tout particulier que produit, comme un fruit mûr, la société grecque d'alors, toute pleine de fermentations politiques et grammaticales, philosophiques et morales. Son drame est le drame de la dynastie carolingienne, on ne peut pas dire que, dans la série des travaux intellectuels, il y ait eu solution de continuité du IX^e au XI^e siècle. Les écoles de Paris, de Tours, qui ne cessèrent de prospérer, n'eurent pas de rapport à la France carolingienne à la France capétienne. Plusieurs autres écoles, qui étaient tombées en décadence, se relevèrent même pendant cette période; telles furent celles de Marbourg et de Saint-Magasin. Seulement, tandis que le Midi semblait oublier de plus en plus la tradition grecque-romaine, qui s'était longtemps perpétuée dans ses antiques écoles, les Normands, nouvellement convertis, en bâissant une multitude de monastères, en bâtissant aussi de nouvelles écoles dans la partie du territoire où ils s'étaient établis, de telle sorte qu'au milieu du XI^e siècle la Normandie se trouva le pays de France où il y avait le plus de vie intellectuelle. Parmi les écoles les plus illustres de cette contrée, il faut citer l'école cathédrale de Rouen, celles de Saint-Ouen, de la Trinité, de Jumièges, de Fontenelle, de Fécamp, de Lisieux, de Caen, du Mont-Saint-Michel, et surtout celle de l'abbaye du Bec. »

« L'école véritable, en définitive, façonnée aux théories de l'école aux préceptes, ne se forme pas même autour de ces génies hardis, solitaires, qui marchent les premiers dans les sentiers inconnus, et dont les œuvres sont plutôt des révélations nouvelles et soudaines que les résultats d'une civilisation ayant le temps et l'esprit de leur perfectionnement. Le robuste et terrible Eschyle n'a ni disciples ni imitateurs. Sophocle lui-même, génie déjà plus poli et qui possède tout ensemble et la grandeur de son prédécesseur, et l'élegant despotisme des successeurs, ne reconnaît pas de chef d'école. Il faut s'en aller à Euripide, à cet art dramatique tout particulier que produit, comme un fruit mûr, la société grecque d'alors, toute pleine de fermentations politiques et grammaticales, philosophiques et morales. Son drame est le drame de la dynastie carolingienne, on ne peut pas dire que, dans la série des travaux intellectuels, il y ait eu solution de continuité du IX^e au XI^e siècle. Les écoles de Paris, de Tours, qui ne cessèrent de prospérer, n'eurent pas de rapport à la France carolingienne à la France capétienne. Plusieurs autres écoles, qui étaient tombées en décadence, se relevèrent même pendant cette période; telles furent celles de Marbourg et de Saint-Magasin. Seulement, tandis que le Midi semblait oublier de plus en plus la tradition grecque-romaine, qui s'était longtemps perpétuée dans ses antiques écoles, les Normands, nouvellement convertis, en bâissant une multitude de monastères, en bâtissant aussi de nouvelles écoles dans la partie du territoire où ils s'étaient établis, de telle sorte qu'au milieu du XI^e siècle la Normandie se trouva le pays de France où il y avait le plus de vie intellectuelle. Parmi les écoles les plus illustres de cette contrée, il faut citer l'école cathédrale de Rouen, celles de Saint-Ouen, de la Trinité, de Jumièges, de